

Hilaire Mbakop

Les étrangers
noirs africains



Hilaire Mbakop

Les étrangers noirs africains

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4230-7

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À la mémoire de Frantz Fanon

EXTRAIT

I

L'avion atterrit le matin et j'en descendis pour aller retirer mes bagages. Dans une grande salle, les passagers portaient progressivement des sacs et des valises qui se trouvaient sur un tapis roulant. Ensuite, chacun d'eux les mettait dans un chariot à bagages qu'il poussait vers la sortie. J'attendis devant le tapis roulant jusqu'à ce qu'il cessât de tourner. Rien ne se trouvait plus au-dessus. En face de moi, je vis les guichets des compagnies aériennes. Je me dirigeai vers celui dont le nom se trouvait sur mes papiers de voyage. Une jeune dame souriante assise derrière un ordinateur m'interrogea sur la couleur et la dimension de mon sac. Ensuite, elle me demanda mon adresse. Elle enregistra ces données et me dit que je recevrai mon sac le lendemain matin à domicile. Elle ajouta : « Monsieur, au revoir et merci d'avoir choisi la compagnie Sabena ! »

Dans la main gauche, je tenais un petit sac noir qui contenait mes documents. Je me dirigeai vers la sortie en suivant la direction indiquée par les panneaux. Je débouchai dans un hall où une foule de gens

attendaient les passagers des avions en provenance de différentes régions du monde. Une femme d'âge mur brandissait un petit tableau sur lequel mon nom était inscrit. J'allai vers elle.

« Monsieur Ngouonko, soyez le bienvenu à Francfort ! » me dit-elle.

Elle me fit savoir que son mari nous attendait dehors dans la voiture. Lorsque nous arrivâmes dehors, je sentis un vent froid qui me pénétra jusqu'aux os. Ce froid d'Europe fut la première chose qui me rappela que je n'étais plus en Afrique noire.

Frucker roulait lentement. Il avait un ventre ballonné qui frôlait le volant de la voiture. À l'entrée de la ville, il me dit que sa femme et lui avaient décidé de me montrer quelques curiosités. Nous débouchâmes dans une rue parallèle à un fleuve qui coulait dans un sens qu'on ne pouvait pas déterminer à distance, car son lit était aussi plat que le relief de la partie de la ville que nous avions traversée jusque-là. En longeant le fleuve, Frucker roulait au pas.

« Ce cours d'eau que vous voyez, c'est le Main ! » me dit-il avec enthousiasme et ajouta : « C'est parce que ce fleuve coule ici qu'on appelle cette ville Francfort-sur-le-Main. » Nous traversâmes le pont après avoir viré à gauche. L'ardeur de monsieur Frucker devenait de plus en plus grande.

« Vous voyez tous ces gratte-ciel ? C'est beau, n'est-ce pas ? C'est ça Francfort-sur-le-Main. Regardez cette tour-là. C'est l'immeuble de la Commerzbank, le plus élevé de l'Europe ! Les deux autres qui se trouvent à côté sont ceux de la Dresdner Bank. Et plus loin là-bas, vous avez la tour de la foire. Vous savez, Francfort-sur-le-Main est la ville des

gratte-ciel et des banques. Ce qui lui fait ressembler à Manhattan de New York. Au lieu de dire Francfort-sur-le-Main, je peux même dire Francfort-sur-le-Manhattan. Vous voyez, je peux faire de la poésie ! Les États-Unis sont un pays qui nous intéresse beaucoup. Ma femme et moi irons nous y installer quand elle prendra sa retraite. Ce sera dans trois ans. Quant à moi, je suis retraité depuis quatre ans. J'ai travaillé comme avocat pendant plusieurs années. Nous avons amassé suffisamment d'argent pour passer le reste de notre vie là-bas dans l'aisance. »

Après avoir traversé le centre de la ville, nous enfilâmes une allée au bord de laquelle se dressaient quelques arbres dont les feuilles étaient jaunâtres. Il n'y avait pas d'embouteillage. Notre véhicule circulait presque seul dans l'allée. À quelques mètres des feux de signalisation que l'on pouvait apercevoir, madame Frucker pointa le doigt vers quelques bâtiments et dit : « Monsieur Ngouonko, voici l'université Johann Wolfgang Goethe de Francfort. C'est là que j'enseigne depuis vingt-deux ans. Vous vous y inscrirez demain, à l'office d'accueil des étudiants étrangers. Vous passerez ensuite à l'institut de langue et de littérature allemandes. Il est dans le bâtiment qui se trouve tout juste derrière l'office. Mon bureau se trouve au premier étage, porte 107. Mes heures de réception iront de quatorze à quinze heures. Je devais normalement recevoir cette après-midi, mais j'ai reporté la date à demain parce qu'aujourd'hui est un jour férié. Tous les bureaux sont fermés. »

Effectivement, c'était le 3 octobre, la journée de la réunification. Mais, ce qui me paraissait étrange, c'était le fait qu'il n'y avait pas de piétons dans la rue.

« Est-ce que les gens restent chez eux ici le jour de fête ? » demandai-je à mes interlocuteurs.

« Il y a le défilé dans la capitale, mais ici, les gens restent à la maison », me répondit madame Frucker.

Les gens qui bougeaient dans la rue étaient dans les véhicules que nous rencontrions sur notre trajet. Sur les trottoirs, les voitures étaient garées à perte de vue.

Dans cette ville déserte, notre véhicule s'engagea dans une rue à sens unique et bifurqua ensuite vers la droite. Nous nous retrouvâmes devant deux bâtiments dont chacun comprenait environ quinze étages.

« C'est ici la résidence universitaire où vous allez habiter. Votre chambre se trouve au quatorzième étage du premier bâtiment », me dit madame Frucker.

Nous descendîmes de la voiture et nous dirigeâmes vers l'entrée qui était derrière le parking. Madame Frucker ouvrit une porte vitrée et nous nous retrouvâmes dans un vestibule. Au mur était fixé un téléphone. Il y avait un couloir à gauche et un autre à droite. Tout juste devant nous, je vis une porte sur laquelle était inscrit le mot ascenseur. Madame Frucker appuya sur un bouton et la machine se mit immédiatement en marche. Après une trentaine de secondes, la porte s'ouvrit et nous entrâmes dans une sorte de petit container au milieu duquel étaient alignés plusieurs chiffres. Madame Frucker appuya sur le numéro 14 et déclencha par ce petit geste la fermeture de la porte. La machine s'éleva et nous conduisit au quatorzième étage en quelques minutes. Cette fois-ci, la porte s'ouvrit automatiquement.

Nous prîmes la direction du couloir gauche en regardant les numéros qui étaient sur les portes. Elles

avaient toutes la même dimension et la même couleur. Seuls les numéros pouvaient permettre de les distinguer. C'est la chambre 1419 que nous cherchions. Il s'avéra que nous avions pris la mauvaise direction, car les numéros du couloir gauche allaient de 1423 à 1437. Arrivés au bout, nous fîmes demi-tour et fonçâmes sur l'autre corridor. Ma chambre était la quatrième à partir du fond. Je jetai un coup d'œil dans ce long couloir qui me donna l'impression que je me trouvais dans un hôpital. Madame Frucker me remit les clés.

« Voici votre chambre. J'ai dû prendre vos clés hier aux œuvres universitaires. Cela n'aurait pas été possible ce matin parce que c'est un jour férié. Le concierge ne travaille pas aujourd'hui. Quand vous allez entrer dans votre chambre, n'oubliez pas d'allumer le chauffage que vous trouverez fixé au mur, sinon vous aurez froid. Il vous suffit de le régler jusqu'au degré qui vous conviendra. Nous allons rentrer à la maison maintenant. Nous vous souhaitons de passer un agréable séjour en Allemagne ! »

« Merci à vous pour tout et au revoir ! » leur dis-je pendant que nous nous serrions la main. Le vieux couple s'éloigna et disparut dans l'ascenseur.

J'ouvris la porte et me retrouvai dans une chambre d'environ onze mètres carrés. Au mur était fixée une étagère prévue pour les livres. Au coin, il y avait une table et une chaise qui devaient me permettre d'écrire. Un petit lit occupait la moitié de la pièce. Tous les meubles avaient une couleur blanche. J'avais froid dans cette chambre, malgré le fait que j'eusse encore sur moi le gros blouson noir que j'avais porté à la sortie de l'aéroport. La lampe de bureau que j'avais allumée tout juste après avoir fait mon entrée dans la

pièce jetait une lumière jaunâtre. Je vis l'appareil de chauffage dont madame Frucker m'avait parlé. Je le réglai à cinq et quelques minutes après, la salle se mit à chauffer. J'ôtai mon blouson et l'accrochai dans la penderie. En face de celle-ci était vissé un lavabo au mur. J'éteignis la lumière, fis un pas en avant et me tins devant la fenêtre. Ensuite, je tirai d'un trait le rideau opaque vert et vis à travers le cadre vitré de cette ouverture les gratte-ciel qui s'élevaient devant moi. Du haut de mon quatorzième étage, j'avais une vue panoramique sur la ville. Par rapport à ces immeubles très élevés qui dominaient la ville, les maisons de deux à trois étages ressemblaient aux tentes.

J'étais mort de fatigue. Je n'avais pas dormi pendant le voyage qui avait duré environ dix heures. Je fis l'effort de sortir de la chambre prendre une douche et revins aussitôt après m'écrouler sur le lit.

Ma petite amie me rendit visite dans ma chambre. Elle se coucha près de moi. Elle était la beauté incarnée, une femme qui avait tout reçu de Dieu. Elle était ma déesse. Elle fixa sur moi ses yeux dans lesquels sa beauté interne se reflétait. D'une voix suave, elle me dit : « Mon amour, tu es tout pour moi, je serai toujours à tes côtés. »

« Ma déesse, je t'adore. Tu es la plus belle femme du monde. L'amour que j'éprouve pour toi est inébranlable. Je ne cesserai jamais de t'aimer », lui dis-je. Elle me donna une bise et je ressentis une chaleur monter dans mes veines. Elle déboutonna ma chemise, passa sa main gauche sur mon dos pour me caresser. Je glissai ma main droite sur sa jambe tout en faisant monter lentement sa robe bigarrée jusqu'à sa hanche. Au moment où j'allai passer le bras autour

d'elle pour la serrer contre moi, je me réveillai et me rendis compte que sa visite n'était qu'un rêve.

Je me levai et regardai la montre qui était posée sur le bureau. Il était déjà une heure de l'après-midi. J'avais dormi quatre heures d'affilée. J'avais très faim, car je n'avais rien pris depuis mon arrivée. La nourriture que j'avais mangée dans l'avion était déjà finie dans mon ventre. C'est mon sac qui était dans la soute qui contenait les aliments, mais il n'était pas arrivé. Je n'avais donc que le sac à main dans lequel il n'y avait que les documents.

Il fallait bien que je me misse quelque chose sous la dent. Pendant la période qui est prévue pour la vie sur terre, l'Homme doit manger. Manger, avoir faim et manger, c'est la punition que Dieu lui a infligée. C'est une loi naturelle à laquelle tous ceux qui veulent vivre ne peuvent pas échapper. Moi, je tenais à la vie. Je fis les cent pas dans la chambre en réfléchissant à ce que je pouvais faire pour remédier à cette situation. J'allai devant le lavabo, ouvris le robinet, me courbai et voulus boire à grandes gorgées pour avoir l'illusion d'être rassasié, mais l'eau était plutôt glacée. Il me vint à l'esprit que j'avais un billet de 20 marks que j'avais changé en quittant l'Afrique noire. C'était la solution. Ça me permettra d'acheter de quoi manger.

Je pris mon porte-monnaie, portai le blouson et descendis par l'ascenseur. Dans la rue que j'avais empruntée, j'étais le seul piéton. Après dix minutes de marche, un supermarché apparut à quelques mètres de moi. Mais, grande fut ma déception lorsque j'atteignis le magasin. Il était fermé. Sur la porte, il était inscrit qu'il ouvrait du lundi au vendredi de neuf à dix-huit heures, et le samedi de dix à quatorze

heures. “Quel est ce pays où l’ouverture des magasins est strictement réglementée ?” me demandai-je. Et pourquoi le supermarché était-il fermé ce jour alors que ce n’était pas un dimanche et qu’il n’était que quatorze heures trente ? Probablement parce que c’était un jour férié ? Si c’était le cas, doit-on fermer les magasins les jours fériés ? Cette situation était nouvelle pour moi. Dans la partie d’Afrique noire d’où je venais, les gens ouvraient généralement les boutiques et les bars le matin et les fermaient le soir, même le dimanche et les jours fériés. Les boutiques des quartiers ouvraient plus tôt et fermaient plus tard que celles des marchés publics. À côté des magasins, il y avait le plus souvent des marchés en plein air ainsi que des marchands ambulants. Ces derniers échappaient au principe d’heures d’ouverture. Je me dis qu’il ne pouvait pas exister de marchands ambulants en Allemagne à cause de ce froid qui me frappait dans la rue. Je n’y avais passé que treize minutes, mais j’avais l’impression d’avoir passé une éternité dans une chambre froide.

Le froid et la rue déserte m’obligèrent à rentrer en courant, bien que je ne voulusse pas dépenser beaucoup d’énergie à cause de la famine qui me rongait. Je parcourus la distance qui me séparait de la résidence universitaire en cinq minutes. J’ouvris brusquement la porte d’entrée et fonçai tout droit vers l’ascenseur. J’appuyai sur le bouton pour l’appeler. Il s’alluma et s’éteignit aussitôt après. Je tirai la porte par la main. Elle était bloquée. La machine ne marchait pas. Je me décidai à monter à pied. Un petit panneau indiquait la direction à suivre pour atteindre les escaliers de secours. Ceux-ci se trouvaient au fond du couloir. Je les grimpai

péniblement. Une petite pause s'imposait à moi après chaque deux étages. Il fallut près de vingt minutes pour venir à bout de ce long calvaire. J'allai directement au lit après avoir enlevé mon blouson et fermé la porte à clé.

Le lendemain matin, quelqu'un frappa à ma porte.

« Qui est-ce ? » demandai-je.

« C'est moi, le concierge ! » répondit une voix.

J'allai ouvrir.

« Vous êtes celui qui est arrivé d'Afrique noire hier, non ? » dit-il.

« Si. »

« Tenez ! Voilà votre contrat de location. Lisez-le attentivement et signez. Il est en deux exemplaires. Vous en garderez un et m'en remettrez l'autre. Je profite pour vous donner aussi l'inventaire des meubles de votre chambre. Vérifiez si tout ce qui y est énuméré se trouve effectivement dans la pièce. Si quelque chose manque, inscrivez cela dans l'espace prévu. Apposez-y votre signature et remettez-moi une copie. Avez-vous des questions ? »

« Pouvez-vous me dire où la machine à laver et la cuisine se trouvent ? »

« Venez ! Je vais vous les montrer. »

Il m'amena dans une grande salle au milieu du couloir. Elle était équipée de deux réfrigérateurs, de deux cuisinières électriques, d'un micro-ondes, d'un téléviseur, d'une radio, d'un grand placard, d'une grande table et des chaises ainsi que d'une poubelle.

« Ne soyez pas inquiet de ne voir personne à votre étage à présent. C'est à cause des vacances. Certains sont allés habiter chez leurs parents tandis que d'autres sont sortis très tôt le matin pour aller faire

des jobs. Quand ils rentrent le soir, ils sont fatigués et vont directement au lit. Comme vous le savez, les cours vont bientôt commencer. Pendant le semestre, il y aura vos voisins ici à la cuisine tous les soirs et vous pourrez vous entretenir autour de cette table. Allons maintenant à la buanderie. »

Nous descendîmes par l'ascenseur. Il fonctionnait de nouveau. La buanderie se trouvait au sous-sol. Dans le couloir qui y menait, il y avait plusieurs tuyaux qui étaient fixés sur le plafond. C'étaient des conduites d'eau, de gaz et d'électricité. C'est à partir de là que toute l'énergie consommée dans l'immeuble était distribuée. Les murs étaient jonchés de dispositifs de sécurité et les portes de signes de danger et d'avertissement. De nombreux tuyaux au-dessus de nos têtes diminuaient la hauteur du plafond et nous obligeaient à marcher courbés. Contrairement aux portes en bois des chambres à coucher, celles du sous-sol étaient en fer. Dans la buanderie, il y avait une dizaine de machines à laver et trois sèche-linge.

Après que le concierge m'eut montré comment ces machines fonctionnaient, je regagnai ma chambre au quatorzième étage. À neuf heures et demie, je m'apprêtais pour aller à l'université lorsque quelqu'un sonna.

« C'est qui ? » demandai-je.

« C'est moi, je travaille pour Sabena ! »

« Veuillez monter au quatorzième et venez à la porte 1419 ! »

Peu après, l'homme arriva devant ma porte où je l'attendais.

« Monsieur Ngouonko, je vous apporte votre sac. »

« Enfin ! J'allais mourir de faim. Depuis hier, je n'ai rien mis sous la dent parce que la nourriture était uniquement dans ce sac. Merci tout de même de me l'avoir apporté. »

Après m'avoir remis le contenant, il me donna un papier que je signai. Ensuite, on se dit au revoir et il partit.

Je me demandais bien pourquoi mon sac n'était pas arrivé dans le même avion que j'avais pris. En quittant l'Afrique noire, je n'avais pas choisi moi-même cette compagnie aérienne. J'allais en Allemagne parce que j'avais obtenu une bourse d'études de courte durée. L'institution allemande qui m'avait octroyé cette pension m'avait remis un billet d'avion de Sabena. Mon sac serait peut-être arrivé sans retard si j'avais voyagé avec une autre compagnie aérienne. Non seulement il était arrivé un jour après, mais il était aussi déchiré. Un sentiment d'insécurité m'envahit. Qu'avait-on fait avec mon sac ? C'est cette question angoissante qui me poussa à le vider de ses denrées alimentaires et à aller les jeter dans la poubelle.

Avant mon départ pour l'Allemagne, on m'avait soumis aux examens médicaux chez un médecin qui avait été choisi par l'institution dont j'étais boursier. C'est comme si elle n'avait ni confiance en moi, ni aux autres docteurs. La bourse et le voyage ne furent effectifs qu'après que le médecin eut attesté que j'étais en parfaite santé.

En allant à l'université, je passai par le supermarché où je voulais acheter de quoi manger. Mais, je ressortis sans rien acheter, car je fus traumatisé par le nom d'un chocolat que j'avais vu